

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 53 (1961)
Heft: 9

Artikel: Impressions d'un voyage en URSS
Autor: Hartmann, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-385207>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Conclusions

Ces citations nous paraissent suffisantes pour juger à la fois l'évolution suivie, en l'espace de trois quarts de siècle, par les idées syndicalistes en Suisse et leur fidélité à un idéal de justice sociale basé sur la liberté et sur la solidarité.

Le nouveau programme de travail de l'Union syndicale suisse est un « programme pragmatique », a écrit Jean Möri dans son premier commentaire. Par quoi il entend certainement que ce *vademecum* des dirigeants du syndicalisme libre prend pour critère la valeur pratique des principes et des revendications, en opposition à tout dogmatisme intransigeant.

Puisse ce document faciliter la tâche toujours plus ardue des nouvelles générations de militants !

Impressions d'un voyage en URSS

Par Georges Hartmann,
docteur ès sciences politiques et économiques

Malgré la violation flagrante du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes par les Russes à Berlin, malgré la reprise unilatérale des expériences de la bombe atomique que leur propagande condamnait hier encore, nous reproduisons le documentaire de notre fidèle et précieux collaborateur. Comme il le dit lui-même dans son introduction, il faut distinguer entre l'aspect politique, religieux ou économico-social. Seul ce dernier aspect a retenu son attention. Nous savons nos lecteurs assez sagaces pour placer ces observations dans leur cadre général. Ce ne sont pas les réussites scientifiques ou techniques que nous contestons, ce sont les exactions du régime totalitaire avec ses visées impérialistes plus ou moins avouées. Réd.

Examinez toutes choses et retenez ce qui est bon.
Paul aux Thessaloniciens.

1. Vienne-Moscou en quarante-huit heures

On écrit beaucoup aujourd'hui sur l'Union soviétique. Des experts, des journalistes, des touristes en reviennent, les uns déçus, les autres satisfaits, et d'autres encore plutôt critiques. D'autres enfin comparent le niveau de vie occidental à celui de l'URSS et observent que ce pays est encore inachevé.

Une dizaine de jours passés à Moscou en avril 1961 m'ont laissé des impressions très variées. Je me suis décidé à publier mes notes de voyage parce que j'éprouve le besoin de rapporter sans idée pré-conçue ce que j'ai vu et entendu. Si l'Intourist, agence de tourisme de l'Etat russe, m'a fait voir officiellement bien des choses, je me suis toutefois beaucoup promené seul, à pied, en métro, en autobus,

à toute heure du jour et de la nuit, en toute liberté et sans filature. Ma curiosité m'a poussé à pénétrer dans de nombreux quartiers de Moscou, dans des rues de troisième ordre même, dans des cours d'immeubles, et c'est ce que j'ai vu que je vais exposer en complétant mes propos par certaines informations empruntées aux sources officielles des Nations Unies.

Dans toute considération sur l'URSS, il faut distinguer l'aspect politique, l'aspect religieux et l'aspect économico-social; seul ce dernier aspect a retenu ici mon attention.

Un journaliste romand écrivait il y a quelques mois que la vérité tronquée, le demi-mensonge, l'exagération sont le fait des deux bords et que de part et d'autre on a trop tendance à rejeter en bloc tout ce qui n'est pas de son propre camp. Je ne lui donnerai pas tort. Beaumarchais disait que « sans la liberté de blâmer, il n'est pas d'éloge flatteur ». Je ne blâmerai même pas. Je me bornerai à constater et à essayer de comprendre, car, comme l'écrivait ce grand voyageur, l'écrivain-aviateur Saint-Exupéry, « pour goûter un pays, une race, un milieu, il faut admettre toutes les conventions ».

La Russie actuelle ne m'a pas paru « un désert de glace et une réserve d'hommes méchants », comme le disait un jour Pobjedonoszer, mort en 1907 après avoir été ministre et confident d'Alexandre III. La Russie ne ressemble ni au paradis décrit par les uns ni à l'enfer dépeint par les autres. Il n'est d'ailleurs pas indispensable d'être russophile pour constater que la vérité se situe bien entre deux, mais que, par rapport à l'époque où la Russie a surgi des ténèbres au début du siècle, le niveau qu'elle a atteint en quarante-quatre ans dans son évolution technique, économique et sociale peut être qualifié de remarquable. Je reviendrai plus loin sur ces considérations.

On peut aller de Paris à Moscou en trois heures et demie avec un avion à réaction ou en trois semaines en bateau par la mer Baltique. Mais le voyage est plus instructif par chemin de fer et il s'effectue très confortablement en trois jours et trois nuits en wagon-lit russe, accompagné d'un conducteur russe. Je dois avouer que le voyage par chemin de fer serait raccourci environ d'un quart s'il n'y avait pas d'interminables arrêts aux frontières austro-tchèque, tchéco-polonaise et polono-russe pour les formalités de police, de douane, de contrôle de devises et, à la frontière russe seulement, pour les opérations de changement des bogies de roues du wagon-lit à cause du passage de l'écartement normal des rails de 1,435 m à 1,524 m et vice versa. On ne peut dès lors s'empêcher de penser avec ironie au slogan publicitaire bien connu des chemins de fer français: « Si vous êtes pressé, prenez le train! »

Après le départ de Vienne, ma première impression surgit au passage du « rideau de fer », à la frontière austro-tchèque, peu avant Petrovice: en effet, perpendiculairement à la voie de chemin de fer,

de chaque côté, s'allongent au loin trois rangées de fils de fer barbelés et de fils électriques sur leurs isolateurs, surmontés à plus ou moins égale distance de tours de guet surélevées et occupées par un militaire scrutant l'horizon. C'est lors de l'arrêt à la frontière tchèque comme à l'arrêt à la frontière polono-russe, que des soldats, mitrailleuses en bandouillère, inspectent le train sous la surveillance d'autres soldats placés le long de la voie à droite et à gauche du convoi immobilisé. L'inspection intérieure des compartiments du wagon-lit est courtoise, même plus que celle de certains douaniers que je rencontre souvent en Occident.

Je ne m'attarderai ni sur la traversée des plaines tchèques et polonaises ni sur l'arrêt de trois heures à Varsovie, dont la ville moderne et la ville ancienne ont été magnifiquement reconstruites après leur destruction dans la proportion de 90% pendant la guerre. A la première gare russe de Brest (autrefois polonaise), j'avance de deux heures ma montre pour la mettre à l'heure de Moscou et je me présente à la « Kacca » (notre *s* s'écrit *c* en russe) du bureau de change de la gare pour acheter des roubles (1 rouble a 100 kopecks et se paie 5 fr. suisses depuis le 1^{er} janvier 1961). Comme je le reverrai tous les jours à Moscou dans tous les cas où l'on encaisse de l'argent (restaurants, banques, magasins), l'employé du change utilise avec une incroyable dextérité le boulier national en guise de machine à calculer. On sait que le boulier russe ou chinois correspond par exemple au kipu péruvien dans lequel les boules sont remplacées par des nœuds de cordelette. Exactement vingt-quatre heures après avoir quitté Vienne, l'entrée en URSS se remarque au roulement de la voiture sur les rails, plus régulier et plus stable qu'en Tchécoslovaquie et en Pologne. L'écartement plus large et un meilleur entretien de la voie y contribuent certainement. Et c'est alors que se poursuit la traversée d'immenses plaines plus ou moins cultivées mais peuplées, parsemées de pins, de bouleaux, de marécages, de routes défoncées, de routes secondaires même asphaltées. Et toujours de petits villages de paysans ou de bûcherons, agglomérations d'isbas avec quelquefois une antenne de radio sur un toit recouvert de chaume ou de tôle ondulée et toujours avec un puits dans le jardin.

L'Express bleu, qui ne comporte que des wagons-lits, roule vite, parfois à plus de 100 km à l'heure, mais il conserve une vitesse commerciale d'environ 60 km à l'heure, compte tenu des arrêts dans les grandes gares, telles celles de Minsk, Stalingrad, ces noms rendus illustres depuis la victoire de l'armée russe sur l'armée hitlérienne. Il est vrai que sur d'autres lignes la vitesse des trains russes doit être plus grande depuis que l'industrie française a livré aux chemins de fer russes des locomotives électriques destinées à remorquer des trains rapides à 160 km à l'heure. L'intérieur des compartiments de mon wagon-lit est agrémenté d'une petite table, d'une lampe de

chevet, d'un haut-parleur de radio et de rideaux blancs qui, malgré la fumée de la locomotive à vapeur, seront encore propres à l'arrivée à Moscou. Deux ou trois fois par jour, le personnel du wagon-lit sert du thé aux voyageurs dans leur compartiment. Il nettoie chaque jour avec un aspirateur électrique les tapis du couloir et des compartiments. Je ne m'attarderai pas sur le spectacle grotesque mais courant de voyageurs stationnant de jour en pyjama dans le couloir des wagons-lits.

Tous les pays du monde ont été soumis au cours des âges à des constantes et en particulier à la constante historique et à la constante géographique. Aussi, avant de parler de ma visite de la ville de Moscou, voudrais-je ouvrir une première parenthèse en replaçant brièvement la Russie moderne dans le contexte de son histoire: cela permettra de mieux comprendre la tradition profondément enracinée et l'évolution devenue nécessaire de ce peuple de toutes les Russies.

2. La constante historique de l'URSS

Au cours des siècles qu'a traversés l'ancien pays des Sarmates¹, comme on appelait autrefois la Russie, et malgré toutes ses tribulations, il a toujours été soumis à une constante de son histoire; l'immensité de son étendue et son horizon sans fin qui ont influencé l'âme et le caractère russes, la littérature, la poésie, la musique et les danses. Celles-ci ont toujours embellî les heures de loisir du Russe, qu'il fût nomade ou sédentaire, cavalier, berger ou paysan, et ennoblissent ses ballets connus dans le monde entier. De Brest à Moscou, le voyage se poursuit sur une distance de 1100 km, c'est-à-dire seulement sur la dixième partie de cette longue terre collée à la demi-sphère septentrionale de la planète dont elle constitue à elle seule la sixième partie. Encore plus loin, Moscou est relié à Vladivostok par l'Express sibérien qui roule sur un parcours de 9300 km à une vitesse commerciale de 50 km à l'heure. Il faut avoir parcouru et vu ces grandes distances pour comprendre que l'espace et la nature russes sont invincibles. Ce sont ces horizons sans borne qui ont vaincu tant de guerriers: Darius, attiré avec 700 000 hommes jusqu'à la Volga non loin de l'emplacement de Stalingrad, Charles XII de Suède en 1709 à Poltava à 1200 km de la Baltique, Napoléon en 1812 à Moscou à 1300 km de Koenigsberg (aujourd'hui Kaliningrad) et Hitler en 1943 à Stalingrad à 2300 km de Berlin à vol d'oiseau.

L'histoire nous rappelle que dans cet espace infini, ouvert à toutes les invasions, dans cette steppe fourmillante de bandes asiatiques, les structures politiques furent imposées par des étrangers (varègues suédois, germains, byzantins, mongols), les indigènes slaves subissant toujours la volonté de souverains étrangers. On sait que Pierre le Grand (1687–1725), qui, par ses conquêtes, mit la Russie en con-

tact plus étroit avec l'Europe, ne pouvait se fier à personne: il avait créé en plus de sa police d'Etat, à laquelle étaient soumis les ministres eux-mêmes, une surveillance des surveillants. C'est cependant sous le règne de Pierre le Grand que la Russie est sortie de son sommeil asiatique. Un certain nombre de guerres entreprises pour ouvrir des débouchés vers la mer ainsi que des réformes intérieures transformèrent la politique de l'empire, qui devint rapidement une monarchie autocratique et aristocratique où le tsar (traduction de César), à la fois empereur, propriétaire et patriarche religieux, exerçait un pouvoir incontrôlé.

Nous oublions trop facilement que ce n'est qu'en 1861, année de la suppression de l'esclavage aux Etats-Unis, que l'empereur régnant, Alexandre II, mit en Russie une masse d'hommes à la disposition de l'industrie naissante en supprimant le servage qui assujettissait 80% de la population à la culture des terres appartenant aux princes et aux nobles. La même année déjà, victimes d'une exploitation éhontée, 617 000 ouvriers travaillaient dans plus de 16 500 fabriques sans que ni l'empereur ni l'Eglise ne s'en préoccupent, et c'est l'Intelligentzia, c'est-à-dire un groupement d'intellectuels de gauche, qui intervint dès 1870. Ainsi, la fin du moyen âge s'est prolongée en Russie jusqu'au seuil du bouleversement bolcheviste avant que se produise le saut brusque entre le féodalisme agraire et l'Etat industriel socialiste.

Puis au début du XIX^e siècle les troubles et les grèves des nihilistes, des terroristes, la défaite de la guerre russo-japonaise, les désastres qui accompagnèrent la première guerre mondiale, la corruption de la cour et la misère du peuple amenèrent la révolution, du même genre que celle que nous avons déclenchée jadis en Occident et, plus tôt encore, en Suisse, dans nos petits cantons, pour nous libérer du joug de nos seigneurs féodaux. Chaque révolution a en effet son destin particulier et elle donne aux siècles qui la suivent aussi bien la marque de la fatalité que les empreintes personnelles des réformateurs, c'est-à-dire d'hommes qui toujours se suivent mais jamais ne se ressemblent dans leurs principes et dans leurs réalisations!

Les ravages consécutifs à trois ans de guerre extérieure et à quatre ans de guerre intérieure et civile avaient placé la Russie dans un état économique lamentable. La première guerre mondiale ayant mis ensuite en pleine lumière l'incapacité et la corruption des dirigeants, les fautes et les tares du régime tsariste, la révolution sociale de 1917 disloqua l'Empire russe, qui devint République communiste. Avec l'aide de l'état-major allemand, Lénine, avocat et fils d'inspecteur scolaire, petit-fils de médecin, était venu de Zurich à Saint-Pétersbourg et donna une telle puissance aux soviets d'ouvriers, de soldats et de paysans que la Russie, après le gouvernement provisoire du socialiste russe Kerensky, eut dès octobre 1917 son premier

gouvernement marxiste. Après l'abdication de Nicolas II, la bourgeoisie libérale qui avait constitué le gouvernement provisoire était devenue sans force en face des soviets.

La nouvelle politique économique instaurée par Lénine a permis à son pays de réparer les ruines causées par la première guerre mondiale. Depuis la mort de Lénine en 1924 et l'évincement de Trotzky, l'édification socialiste fut activement poussée par le Caucasiens et ancien séminariste Staline, fils de paysans, au moyen de ses plans quinquennaux de développement industriel et de collectivisation des terres, nécessaires pour l'équilibre de l'Etat socialiste. La deuxième guerre mondiale devait ouvrir encore une brèche dans la progression de l'URSS: un tiers des 20 millions de soldats sont morts, sans compter les civils massacrés, 6 millions de maisons démolies, 65 000 km de lignes de chemins de fer, 6000 gares, 1300 ponts, 430 000 wagons anéantis... Toutes ces blessures ont été pansées depuis.

3. La constante géographique de l'URSS

Si l'histoire est une des constantes de la vie du peuple russe, la géographie en est une autre. Nous représentons-nous assez cette immense fédération groupant sur plus de 10 000 km de longueur une quarantaine de républiques et de territoires autonomes s'étendant sur 22,4 millions de kilomètres carrés, soit sur la sixième partie des 135 millions de kilomètres carrés du monde entier. Comparativement, les Etats-Unis ne couvrent que 7,8 millions de kilomètres carrés et les dix-sept pays de l'OCDE que 3,5 millions seulement. La Russie d'Europe (5,1 millions de kilomètres carrés) et la Russie d'Asie, séparées par la chaîne de l'Oural, constituent ensemble cette immense zone que l'on s'acharne à mettre en valeur par tous les moyens modernes (mines, usines, automatisation, centrales électriques, barrages, canaux, asséchement, irrigation, déplacements de cours d'eau, urbanisation, construction d'hôpitaux, d'écoles, de bibliothèques, d'instituts de recherches).

Ce vaste territoire est humidifié par 150 000 rivières, 250 000 lacs, 3 mers naturelles, 9 artificielles et 3 océans, depuis la toundra marécageuse du Nord jusqu'à la zone méditerranéenne de Crimée et aux déserts du Sud, en passant par les forêts de conifères, de bouleaux, de charmes et de hêtres du Centre et de l'Est et les steppes sans arbres, ce pays où le soleil ne se couche jamais, puisque lorsqu'il baisse à la frontière occidentale, l'aube pointe déjà sur les rives du Pacifique. Estimé à 250 millions d'habitants pour 1970 (220 millions aux Etats-Unis), ce pays est peuplé aujourd'hui de 216 millions (dont le cinquième occupe la Russie d'Asie), face aux 430 millions des Indes, aux 290 millions d'habitants des dix-sept pays de l'OCDE et aux 170 millions des Etats-Unis. On imagine dès lors aisément les énormes possibilités d'expansion de ce

territoire qui comporte, à peu près comme la Norvège (11 habitants), 9 habitants par kilomètre carré (30 en deçà et 3 au-delà de l'Oural), comparativement aux 53 par kilomètre carré de l'Europe ou aux 127 de la Suisse.

La population rurale totale groupe 110 millions d'habitants (52%), cette proportion moyenne étant déjà inférieure à celle de la Grèce et du Portugal (54%), de l'Italie méridionale (56%), des Indes (70%), de la Yougoslavie (76%), de la Turquie (83%); comparativement, la population rurale des Etats-Unis est de 10% et celle de la Suisse de 16%. La population rurale consommatrice russe², bien que largement satisfaite par l'autoconsommation alimentaire, entre de plus en plus dans le circuit commercial et pèse sur l'offre centralisée, surtout non alimentaire.

4. Moscou, la ville aux sept collines

Il est difficile d'imaginer une œuvre d'intégration si rapide, réalisée en quelques décennies, dans un pays où une centaine de langues officielles sont parlées à côté de la langue d'Etat russe que doivent employer environ cent quarante peuplades dans les rapports officiels. Aujourd'hui deuxième langue mondiale après l'anglais, mélange de slave et de finnois, la langue russe a dans son vocabulaire certains éléments empruntés au vieux bulgare du IX^e siècle, à la langue mongole du X^e siècle, à l'allemand, au hollandais, à l'anglais et au français des XVII^e et XVIII^e siècles¹. Et c'est précisément cette langue russe qui constitue le vrai rideau de fer, parce que sa méconnaissance empêche en URSS toute discussion avec le milieu russe.

A l'Empire russe d'avant 1917 a succédé l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS ou CCCP en russe). De l'ancienne capitale de Petrograd (auparavant Saint-Pétersbourg, aujourd'hui Leningrad), le siège du gouvernement central des soviets a été déplacé au Kremlin, ancienne résidence des tsars, ancien palais impérial et citadelle de Moscou, où ont lieu maintenant les séances du Soviet suprême de l'URSS, du Conseil des ministres ainsi que des congrès du Parti communiste. Le nombre des communistes inscrits au Parti communiste est d'ailleurs faible puisque à peine 4% de la population soviétique est militante (8,2 millions)¹. On sait que le Soviet suprême, élu tous les quatre ans, est composé de deux chambres: le Soviet de l'union (738 députés), espèce de Conseil national, et le Soviet des nationalités (640 députés), espèce de Conseil des Etats. Le Kremlin renferme plusieurs palais, de vieilles églises, parmi lesquelles la Cathédrale de l'Assomption où étaient sacrés les tsars et où étaient publiés les actes du gouvernement. L'étranger est surpris de trouver au Kremlin, c'est-à-dire au centre d'un ensemble architectural très différent de celui de l'Occident, des murs aux créneaux en queue d'hirondelle: cette enceinte fut en

effet construite sur le modèle du Château Sforza de Milan par le Tessinois Solari et l'Italien Ruffo à une époque (1472) où Ivan III avait ramené d'Occident des architectes qui introduisirent la Renaissance en Russie. Sur la place Rouge, ou belle (synonyme en russe), place des manifestations populaires et des défilés de troupes, se trouve le mausolée de granit noir et rouge foncé contenant les dépouilles embaumées de Lénine et de Staline, marque du culte de la personnalité. C'est vers le mausolée de la place Rouge que chaque jour, en longues colonnes se perdant en zigzag dans les jardins du Kremlin, des centaines, des milliers de visiteurs piétinent des heures avant de pouvoir venir rendre religieusement hommage aux deux grands constructeurs et unificateurs de leur pays. De là, on aperçoit, au fond de la place, à l'opposé du Musée d'histoire, la Cathédrale de Vassili (Basile) le Bienheureux, chef-d'œuvre de l'architecture russe (XVI^e siècle) aux différents clochetons colorés et en forme de bulbes: on raconte à son sujet que le tsar de l'époque fit crever les yeux des architectes-constructeurs Barma et Postnik pour qu'ils ne puissent réaliser un même chef-d'œuvre ailleurs.

Dans la Russie d'Europe, Moscou, capitale à la foi de la République de Biélorussie et de l'Union soviétique, est une ville située exactement entre deux mondes: l'Occident et l'Orient. En venant de Varsovie, le premier contact avec Moscou a lieu dans l'une de ses neuf gares ferroviaires, celle de Biélorussie, espèce de gare de banlieue. Mon arrivée à Moscou le 18 avril 1961 coïncide justement avec l'époque des honneurs qu'on rend publiquement à Lénine, à l'occasion du 91^e anniversaire de sa naissance, et au premier cosmonaute Gagarine, pour son exploit. Simultanément apparaissent partout les photographies des deux hommes vénérés et admirés; de l'URSS partent tous les jours dans toutes les directions de la terre des milliers de lettres sur lesquelles figurent côté à côté les timbres-poste « Lénine, 22 avril 1870 » et « Gagarine, 12 avril 1961 ».

Après Tokio, New York, Londres et Changhaï, Moscou est avec ses 3000 rues et ses 6 millions d'habitants la cinquième ville du monde. Bâtie sur sept collines comme Rome, port de cinq mers, croisée de toutes les lignes aériennes de l'Union soviétique, Moscou est le principal centre politique, économique, administratif et culturel du pays. C'est incontestablement une très grande ville. Les grandes places et les rues extrêmement larges où quatre files d'automobiles roulent parallèlement dans chaque sens laissent aux visiteurs étrangers une impression inattendue d'espace. Les nombreux gratte-ciel lui donnent un certain relief et constituent d'excellents points de repère pour les étrangers parcourant la ville: ce sont en général des hôtels de luxe, des palais, des services gouvernementaux ou des instituts d'enseignement ou de culture. Cette architecture stalinienne, que de nombreux Russes et étrangers, avec ou sans raison, critiquent et qualifient de pompeuse, cherche à repro-

duire, semble-t-il, le style à gradins de la vieille Tour Spasskaia du Kremlin. A ce propos, il faut ajouter qu'en URSS l'esprit critique apparaît timidement sur de nombreux sujets caricaturant les insuffisances du régime par le dessin et la plume dans un journal satirique dénommé *Krokodil*, dans le genre du *Crapouillot* français.

Note de l'auteur: Selon la *Pravda* du 5 août 1961, les nouveaux statuts du parti prévoient que le communisme doit « développer la critique et l'autocritique » dans la vie interne du parti.

Le Théâtre national Bolchoi et d'autres salles de spectacle, la Salle Tchaïkovsky et d'autres salles de concert, les nombreux musées et notamment la galerie Trétiakov, les Musées Lénine, Pouchkine, Gorki, Tolstoï, Tchékhov attirent d'innombrables amateurs de théâtre, de musique, de ballets, de folklore, de peinture.

Mais Moscou est aussi un centre sportif important avec ses stades, ses terrains d'athlétisme, de football, de volleyball, de basketball, avec son tremplin de ski et sa piscine chaude à ciel ouvert en dessous de l'Université et surtout son grand Stade Lénine de 100 000 places.

Une journaliste française relevait dernièrement la pauvreté des distractions à Moscou; peut-être si l'on recherche les « boîtes de nuit », du type occidental. Mais cela n'a pas été mon impression, du moins si je me réfère aux spectacles auxquels j'ai eu l'occasion d'assister, notamment aux danses et aux rythmes de la troupe du jour ainsi qu'aux chœurs de la Salle Tchaïkovsky, aux ballets du Théâtre Bolchoi, même supérieurs à ceux de Paris (du propre avis de Parisiens), aux attractions inoubliables de la troupe arménienne du Cirque de Moscou. Au Jardin zoologique, j'ai vu que grâce au savant biologiste Pavlov, qui a réussi à faire allaiter des agneaux par des louves, dans sa cage, le lion Sacha ne peut plus se passer de la présence du petit chien Gavrochka.

Parmi les originalités de la ville, on remarque encore au centre, à 200 m l'un de l'autre, face à la place Rouge, le magasin central, dit Mostorgue, et le magasin universel d'Etat, dénommé Goum (200 000 achats par jour). Ni l'un ni l'autre ne sont comparables à nos grands bazars occidentaux. Le Goum ressemble à une ancienne gare avec des halls et des galeries. On y vend beaucoup de choses, mais on n'y trouve pas la variété et la qualité des articles de nos grands magasins. J'y ai vu, par exemple, à côté de violons et de trompettes, des gramophones-valises avec la manivelle, du même genre de ceux que nous avions il y a vingt ans.

D'ailleurs, il faut remarquer que le dépôt des manteaux, chapeaux et parapluies au vestiaire est partout obligatoire et gratuit, dans les restaurants, dans les cinémas, dans les théâtres, dans les salles de concert. Mais là aussi, comme au moment du règlement de l'addition au restaurant ou à l'hôtel, les pourboires théoriquement supprimés sont acceptés sans aucune gêne.

5. L'instruction

Une des caractéristiques de l'URSS est l'esprit studieux de sa population, qui a vraiment une grande capacité de lecture et un réel besoin de s'instruire: par exemple, à Moscou, la plupart des gardiennes de vestiaire, des surveillantes d'ascenseur et des surveillantes d'étage à l'hôtel sont plongées dans la lecture d'un livre. Dans le métro, un tiers des voyageurs lisent. On en voit lire même sur les escaliers mécaniques du métro. Un des domaines dont l'URSS est fière est celui de la science, de la connaissance et de l'instruction, où les femmes collaborent aussi dans une proportion importante: un tiers des savants sont des femmes.

La preuve en est donnée par les nombreuses universités réparties sur tout le territoire de l'URSS et surtout par l'Université de Moscou, dite de Lomonossov, nom du savant qui l'a fondée en 1755. Cette université se compose de 38 bâtiments construits en quatre ans de 1949 à 1953. Ce gigantesque groupe de constructions, dont l'édifice principal, formant une fusée de pierre de 240 m orientée vers le ciel, a 32 étages et 500 m de largeur, est bâti au-dessus de la Moscova sur le Mont-Lénine et comporte 21 000 chambres d'étudiants, 250 laboratoires, 21 salles de conférence, une aula de 1500 places, 66 ascenseurs. On raconte que si un nouveau-né devait passer un jour dans chaque chambre, il aurait terminé son séjour à l'Université à l'âge de 60 ans! A part les cinq observatoires et les instituts de mécanique, d'astronomie, de physique nucléaire et d'anthropologie, l'Université comprend les facultés de philosophie, de philologie, d'histoire, de langues orientales, de journalisme, de droit, d'économie, de mathématiques, de sciences naturelles, de biologie, de chimie, de physique, de géographie et de géologie. Ses 14 facultés réunissent 216 chaires avec 2000 professeurs, dont la moitié sont des femmes. Des 22 000 étudiants qui la fréquentent, dont 1500 proviennent d'une cinquantaine de pays étrangers, 14 000 sont des étudiants réguliers, 4700 suivent des cours du soir et 3500 des cours par correspondance. Actuellement, 600 étudiants sont africains. De son bureau, grâce à un télé-écran, le recteur de l'université peut tout entendre et tout voir; il peut contrôler ainsi de visu tous ses professeurs et donner des instructions dans les 150 km de couloirs des bâtiments. Seule l'intimité des chambres privées est respectée³². Le candidat étudiant qui a réussi l'examen d'admission est libéré du service militaire pendant cinq ans. L'Université de Moscou procède en outre à des échanges de professeurs, d'étudiants et d'expériences avec les Universités de Varsovie, de Prague, de Berlin, de Paris, de la République populaire chinoise et avec la Columbia University aux Etats-Unis.

A ce sujet, je voudrais encore relever les constatations faites par le président de l'Université de Michigan et par d'autres éducateurs américains lors d'un voyage de milliers de kilomètres à travers

l'URSS en avril et en mai 1959 et notamment lors de leurs visites aux Universités d'Irkoutsk en Sibérie, de Samarkand en Asie centrale-septentrionale, de Tbilisi en Géorgie, de Kiev en Ukraine, de Leningrad et de Moscou. H. Harcher⁵ reparle ainsi de tel étudiant interrogé qui déclarait ne se sentir nullement déloyal à l'égard du Parti communiste parce qu'il écoute souvent les émissions radiophoniques de la British Broadcasting Corporation et de la Voice of America: Ces émissions n'ont pas d'influence sur lui parce que le gouvernement enseigne comment reconnaître la propagande. A cet effet, fondé sur un concept des sciences sociales quelque peu différent du concept occidental, le programme soviétique de l'instruction supérieure prescrit pour chaque collégien soviétique l'étude obligatoire de trois branches qui occupent 12 à 16% de son programme annuel d'études: ce sont l'histoire du Parti communiste de l'Union soviétique, la politique économique, le matérialisme dialectique et historique. Dans les trois cours, il s'agirait essentiellement de réponses exactes à des questions et de critiques du système opposé. Les listes bibliographiques ne mentionnent que les auteurs soviétiques favorables à la ligne du parti. Alors que dans une université américaine il comporte une quarantaine d'auteurs, le cours soviétique de deux ans de politique économique serait concentré sur six auteurs: Marx, Engels, Lénine, Staline, Khrouchtchev et Mao Tse-Tung. Selon un étudiant hongrois, le programme d'étude des sciences économiques à l'Université de Budapest comporterait aussi quelque 10 000 pages par semestre d'idéologie marxiste-léniniste.

A l'Université de Moscou, la chambre d'étudiant (8 m²) comprend un lit, deux tables, deux chaises, une armoire et une douche-W.-C. pour deux chambres. Les universités ne doivent pas être toutes pareilles: il est signalé que dans une autre ville une étudiante-ingénieur partage avec quatre autres camarades une chambre à l'internat de l'Institut⁶. Une étudiante en mécanique, dans un institut technique, recevrait une bourse de 70 roubles par mois pour ses études. Les universitaires touchent un présalaire de 30 nouveaux roubles par mois en guise de bourse et avec lequel ils paient 5 roubles pour leur chambre et 40 kopecks pour chaque repas pris au réfectoire. Ils se trouvent cependant dans la nécessité de compléter un peu leur revenu en travaillant quelques heures pendant la semaine: par exemple dans mon hôtel (le Leningradskaia), deux étudiantes s'occupaient soit de l'ascenseur, soit du service de piquet d'étage. Dernièrement⁷, Cartier précisait à ce sujet que l'éducation n'est qu'imparfaitement gratuite puisque les fournitures scolaires ne le sont pas et que 25% des étudiants n'ont pas de bourse. Je n'ai pas vérifié la chose.

Le répertoire international de statistique *Faits et Chiffres* publié chaque année par l'UNESCO confirme les considérations ci-dessus en fournissant des éléments intéressants sur l'instruction et certains

loisirs en URSS. Ainsi, si les Anglais lisent plus de journaux que n'importe quel autre peuple, les citoyens soviétiques ont le plus grand nombre de livres dans leurs bibliothèques. Si, pour une population de 170 millions, les Etats-Unis comptent le plus grand nombre d'étudiants (3,2 millions), avec ses 216 millions d'habitants l'URSS forme 2,3 millions d'étudiants, mais aussi le plus grand nombre d'étudiants-ingénieurs (765 000 contre 290 000). Si les Etats-Unis délivrent chaque année 438 000 diplômes universitaires et l'URSS 291 000 seulement, cette dernière attribue 115 000 diplômes scientifiques, alors que les Etats-Unis n'arrivent qu'au chiffre de 97 000.

En ce qui concerne certains loisirs aussi, pour s'instruire et se distraire, par exemple, les citoyens soviétiques disposent dans les bibliothèques publiques de 753 millions de livres (dont 21 millions à la Bibliothèque Lénine de Moscou) contre 200 millions aux Etats-Unis et 71 millions en Grande-Bretagne. Les musées soviétiques sont visités chaque année par 40 millions de visiteurs, alors qu'il y en a 11 millions en Grande-Bretagne et 10,5 au Japon. La plus grande fréquentation des salles de cinéma apparaît dans la statistique de l'UNESCO d'abord en Autriche (1,74% des habitants), puis chez les Maltais (1,73%), en Nouvelle-Zélande (1,67%), en URSS (1,62%), c'est-à-dire encore avant le Groenland (1,48%) et les Etats-Unis (1,25%). En 1959, l'URSS a publié 69 000 nouveaux livres, alors que vinrent ensuite le Japon avec 24 000 titres, la Grande-Bretagne avec 21 000, la République fédérale allemande avec 15 000 et la France avec 12 000: proportionnellement à la population, les publications russes sont encore même plus nombreuses que celles de la France. Il en fut de même dans le domaine des traductions: en 1958, l'URSS a publié 4500 traductions, presque le double des 2500 traductions des deux Républiques allemandes ensemble.

6. La religion

Si l'on croit Philippe Dôme⁸, la liberté de la foi est garantie par la Constitution. Bien que séparée, l'Eglise orthodoxe est liée à l'Etat soviétique par le Concordat de 1927. L'Eglise orthodoxe et quelques autres confessions reconnues par l'Etat (sauf les catholiques romains, les protestants évangéliques, les pentecotistes, les Témoins de Jéhovah, l'islamisme) ont le droit d'exercer le culte. Le patriarche de Moscou (âgé de 93 ans et vivant dans son monastère de Zagorsk) peut éditer une revue mensuelle. Il est permis d'imprimer des livres liturgiques et des manuels de théologie. Il y aurait de 40 à 100 millions de fidèles, selon diverses estimations.

Parlant aussi de la religion en URSS, un journaliste suisse romand⁹ écrivait qu'elle n'a pas bonne presse, que l'exercice du culte est libre mais pas, selon un interprète russe, sans certains

sacrifices et renoncements en ce qui concerne l'avancement professionnel, le logement, la participation aux loisirs. Le titulaire d'un brevet d'invention a un droit légal à des primes dépendant des épargnes qui en découlent dans l'application industrielle: il en résulte aussi pour l'inventeur une promotion professionnelle plus facile et le droit à une surface plus grande de logement. Il faut reconnaître que dans une certaine mesure en Occident aussi les nominations et l'avancement professionnel sont malheureusement fonction du favoritisme des groupes de pression majoritaire, politique et religieux. Il est vrai que les quelques dizaines d'églises de Moscou, par exemple, sont très fréquentées. N'importe quel étranger peut s'en rendre compte lui-même tous les matins, dimanches et jours ouvrables, où les cérémonies religieuses sont assurées pendant trois heures de suite avec un déploiement inouï de rites et de couleurs. Les assemblées sont composées de vieillards, d'hommes et de femmes, de jeunes. Le dimanche, dans la seule église catholique romaine de Moscou, un tiers de vieillards, un tiers d'hommes et de femmes et un tiers de jeunes assistent au service religieux. Si la loi soviétique autorise officiellement la liberté du culte pour les principales religions qu'elle reconnaît, tout en s'efforçant d'en décourager la pratique, elle frappe en revanche d'interdit certaines religions considérées comme dangereuses en raison de leur fanatisme. Il ne faut pas oublier qu'en période d'instauration et de consolidation d'un régime nouveau, comme le disait fort à propos Sokoline lors des Rencontres internationales de Genève en 1946, la liberté d'enseignement des idéologies renversées est toujours menacée, voire supprimée pour un temps plus ou moins long: par exemple en Occident, Genève, ce modèle des républiques bourgeois, a mis plus de deux cent cinquante ans avant d'autoriser le retour des catholiques! La lutte contre toute forme religieuse est une nécessité de fidélité à la doctrine du communisme: les religions interdites le sont à titre de fanatisme religieux parce qu'elles entraînent la haine nationale ou la violation de la discipline d'Etat ou de travail (refus de remplir ses devoirs de citoyen, de défendre la mère patrie, de participer aux élections).

Aujourd'hui, le gouvernement voit dans l'Eglise orthodoxe, délaissée d'ailleurs par une partie de la jeunesse et des ouvriers, non un danger pour la politique intérieure, mais un instrument national dont il peut se servir contre les religions étrangères. En outre, le Kremlin verrait dans l'orthodoxie, qui se figure détenir le christianisme primitif, une arme effective et de longue portée, laquelle défend encore et toujours la « troisième Rome, ce Moscou destiné à dominer un jour sur tous les esprits ». En Russie, où l'Eglise orthodoxe russe serait d'ailleurs très riche (la quête du jour de Pâques dans une cathédrale rapporte 3000 roubles), la religion fait encore partie intégrante du décor sentimental de l'existence. La foi

s'inscrit toujours dans les foyers où une lumière brille devant l'icône³². A ce sujet, faisant une comparaison très judicieuse, C.-F. Ducommun¹⁰ écrivait en 1957 que si les masses russes, réintégrées socialement, connaissent une religion horizontale à hauteur d'hommes, sans Dieu, de leur côté, désintégrées socialement, les masses ouvrières d'Occident entendent parler d'un Dieu révélé, mais elles voient en même temps que cette religion «verticale» est encore incapable de réunir les fractions de l'Eglise, de donner naissance à des communautés dignes de ce nom sur les plans politique, économique et social.

7. La vie de la rue

Comment apparaît à Moscou la vie de tous les jours? Qu'en est-il des gens, de la circulation, du logement, de l'alimentation, des conditions de travail et des salaires, en un mot, du niveau de vie?

Ce qui frappe tout particulièrement l'étranger, c'est une foule énorme qui se déplace tous les jours et à toute heure et qui, du matin au soir, anime les rues. L'exiguïté des logements et la rareté des cafés au centre de la ville en fournissent probablement une des explications; en outre, les magasins, certains bureaux et les services publics étant ouverts le dimanche, une certaine proportion de la population a congé un des jours de la semaine. Cette population de dirigeants, d'employés, d'ouvriers, de vendeurs, de vendeuses, de ménagères, d'écoliers dans l'uniforme de leur pensionnat, de pionniers (*boy-scouts chez nous*) est très hétéroclite: il s'y mêle encore des paysans en bottes et en vanik noir (espèce d'épaisse windjack ouatinée), des bergers en bonnet de fourrure, des Asiatiques aux pommettes saillantes et aux yeux bridés, des touristes russes de tous les pays de l'URSS et quelques étrangers facilement reconnaissables. Dans la rue, les visages sont plus fermés que chez nous et certains paraissent méfiants. Si méfiance il y a, peut-être n'est-elle que la survivance de ce caractère de leurs ancêtres nomades, isolés et mal protégés dans les plaines russes, exactement comme la méfiance de certains de nos paysans d'Occident découle de l'instinct des anciennes populations agricoles, isolées, méprisées et exploitées par les villes. Tous ceux qui fréquentent les Russes blancs, écrivait aussi Raymond Scheyven, président du Conseil économique et social des Nations Unies¹¹, savent que ce sont des êtres pleins de finesse, de charme, de sensibilité, doués d'un sens artistique étonnant. Certains connaisseurs des Russes les qualifient de patients et discrets, mais susceptibles. A la question de ce qui peut rendre heureux un homme soviétique, ce dernier aurait répondu: l'harmonie entre la vie privée et la vie collective³². J'ai assisté trois fois à la scène suivante, qui dénote un certain sens de la solidarité slave et même de la charité: un passant, après avoir déposé son sac à provisions sur

le trottoir, s'efforçait de relever un ivrogne et de l'entraîner ailleurs afin de le soustraire à la sévérité de la prochaine patrouille de police. La lutte contre l'alcoolisme est très poussée en URSS. Je n'ai jamais vu pareil dévouement dans les villes européennes où l'on rencontre aussi des clochards et des ivrognes de jour et de nuit!

Ayant été sans doute identifié comme étranger occidental d'après la coupe de mes vêtements, la forme de ma serviette, je n'ai cependant jamais rencontré de regards curieux ou haineux, mais simplement une observation discrète au passage. L'indiscrétion photographique ne m'a nullement parue combattue: par exemple, j'ai pu sans autre photographier des agents de police et des soldats, tel ou tel édifice, la longue file de centaines de visiteurs attendant dans les jardins du Kremlin de pouvoir accéder au Mausolée de Lénine et de Staline. Je n'ai décelé ni microphone ni filature et je me suis rendu librement où j'ai voulu, découvrant l'archaïque et le moderne, le désuet et le neuf, le retard et le progrès, le laid et le beau. Ma liberté fut aussi grande que celle de ceux qui m'ont accosté (*Gaspadine – monsieur – sprechen Sie deutsch, do you speak english, parlez-vous français?*), en allemand et en anglais, devant mon hôtel, sur la place Rouge, devant le Théâtre Bolchoi, pour me demander des dollars ou d'autres devises en échange de roubles. Un Suisse¹² rapporte le même fait, plusieurs mois auparavant, où des amateurs russes de devises étrangères offrirent des roubles à des cours largement supérieurs au cours officiel. Cette spéculation semble rapporter plus sûrement que ce que promettent dans les rues les vendeurs et les vendeuses de billets de la loterie d'Etat, dont les premiers prix sont constitués par des voitures, des appareils de télévision, des frigidaires. J'ai aussi entendu le mépris qu'un Russe exprimait à l'égard des touristes américains, pleins de sans-gêne et d'incorrection, ainsi qu'au sujet des Allemands de la République démocratique, qu'il considère « plus royalistes que le roi ».

L'égalité de l'homme et de la femme étant reconnue dans le travail et les salaires ainsi que dans la vie politique, il ne faut pas non plus s'étonner de l'absence totale d'égards particuliers des hommes vis-à-vis des femmes en entrant ou en sortant d'un restaurant, d'un autobus, etc. Le premier arrivé passe toujours le premier. Mais le contact personnel avec les gens, soit par l'intermédiaire d'un interprète, soit en recourant à la langue allemande ou quelquefois même à l'anglais, corrige une première impression quelque peu mitigée. Pris en particulier, le Russe n'est pas moins sympathique qu'un Autrichien ou qu'un Polonais. Il est courtois, gai même, content de son sort et avide de vivre en paix. Les gentillesses dont j'ai été l'objet de la part de Russes issus de milieux différents me l'ont confirmé.

L'étranger s'étonne du manque de luxe dans tous les domaines. Il n'est pas moins surpris par l'absence de bicyclettes et de scooters

et par le prix très bas des transports publics, ainsi que par l'absence de chiens et de chats dans les rues et sur les trottoirs! Le prix d'une course (5 kopecks) équivaut à sept minutes de travail, comme chez nous. Il faut reconnaître à la population de Moscou une discipline de la rue et une propreté particulière: personne ne jette à terre même un papier de caramel et les hommes vont mettre leur bout de cigarette consumée dans un des récipients placés le long des trottoirs. La même discipline est observée en général dans les magasins, aux guichets des services publics, où chacun attend patiemment son tour sans bousculade. En revanche, dans les hôtels et dans les restaurants, le mélange rapide de toutes les classes de la population démontre chez certains que l'éducation et la tenue n'ont pas progressé aussi vite que l'instruction et les revenus. Là, il ne faut pas trop s'étonner d'assister à des discussions ponctuées de grands gestes où la fourchette remplace la baguette du chef d'orchestre, la serveuse devant elle-même prendre la fourchette de la main du consommateur au moment de desservir.

Les rues de Moscou sont parcourues par des camions, des camionnettes et des voitures de fabrication russe. Je me suis laissé dire que 60 000 camions traversent chaque jour la ville. Toutes les conditions de circulation et de signalisation sont les mêmes qu'en Occident, avec cette exception toutefois que la vitesse ne doit pas dépasser 60 km à l'heure dans les villes et les agglomérations et 20 km à l'heure aux endroits où il y a affluence de piétons. Cette prescription ne paraît pas être observée: les passages de sécurité sont les seuls endroits où les gens se mettent à courir pour éviter les véhicules qui tiennent compte uniquement des signaux lumineux. Pour 3 millions seulement de véhicules en circulation en URSS, à peine un quart seulement sont des voitures privées, ce qui représente une voiture pour 280 habitants (en Suisse, une pour 10 habitants). En 1965, l'URSS espère atteindre une production d'automobiles équivalant au 12% du parc automobile qui a été fabriqué par les Etats-Unis en 1957. Théoriquement, tout citoyen russe peut se procurer une automobile pour autant qu'il dispose d'un permis l'autorisant à posséder un tel véhicule ainsi que d'économies suffisantes pour le payer, enfin qu'il puisse prouver la légalité de ses revenus.

8. Le logement

En ce qui concerne les conditions de logement, laissent-elles encore vraiment à désirer autant que certains le disent? Toutes les villes du monde ont de jolis immeubles et des quartiers laids, de belles et de vilaines rues, des maisons bien entretenues et des habitations déplâtrées. Moscou présente le même aspect. Je ne cacherai pas qu'il y aussi à Moscou de la laideur, comme dans toutes les grandes agglomérations, des maisons délabrées au pied de grands édifices

modernes érigés en hôtels ou en palais. Cependant, j'ajouterais que les maisons très simples qui y subsistent et même les vraies isbas noyées par le flot des nouvelles bâtisses ne présentent pas autant le caractère de taudis qu'ont malheureusement encore bien des logis en Europe. A Moscou, les logements qui sont aménagés même dans les sous-sols, avec les fenêtres au niveau du trottoir, ne m'ont pas donné l'impression d'être des locaux miséreux tels que ceux de certaines villes européennes, décrits par l'abbé Pierre ou par Danilo Dolci. Bien qu'il soit difficile de voir à l'intérieur des logements moscovites à travers les rideaux blancs et étonnamment propres, on y remarque un bon éclairage, des parois claires et de l'ordre. Il est vrai que, malgré la vétusté de bien des choses, tout donne cependant une impression de propreté. Les gens sont proprement vêtus et je ne me souviens pas d'avoir senti, en me mêlant à la foule, dans les magasins, dans le métro, les odeurs nauséabondes qu'on ressent dans certaines régions et dans certains quartiers urbains de l'Occident. Il faut rendre à César ce qui est à César! J'aurais désiré voir « derrière la façade », entrer dans les maisons à l'improviste, m'enquérir des conditions de logement, du nombre de personnes par chambre, de la variété du mobilier, des facilités sanitaires. Cette occasion ne s'est pas présentée. Un autre Suisse signalaît que le célibataire a droit à une pièce dans les immeubles modernes, le couple sans enfant à deux pièces, celui avec un ou plusieurs enfants, respectivement à trois ou quatre pièces⁹. S'il est vrai, comme le prétendaient certains journalistes qui l'ont vu, que les Russes partagent à cinq ou six familles chaque logement et que 70 000 numéros de téléphone moscovite sont collectifs et correspondent à l'étage de l'appartement, ou que la cuisine et les toilettes sont communes à plusieurs appartements, ou encore que des familles entières habitent une seule chambre^{6, 9}, il faut cependant préciser qu'il y a malgré tout un grand progrès par rapport à un entassement pire autrefois, nécessité par des raisons économiques et climatiques: il y a quarante ans, les paillasses des dortoirs où vivait le peuple russe auraient été occupées ou louées par trois hommes différents en vingt-quatre heures; ce seraient ces mauvais souvenirs passés qui expliqueraient la joie d'être chez soi même à l'étroit en occupant 8 m²³². Personne n'ignore d'ailleurs que la pénurie de logements à Paris conduit à des situations à peu près identiques encore aujourd'hui: il n'est pas rare de voir un homme travaillant le jour et un autre occupé par un travail de nuit louer la même chambre, le premier la nuit et le second le jour. Il ne faut s'étonner de rien: par exemple, 60% des familles ouvrières de la région parisienne n'ont pas 10m² de surface habitable et 30% n'en ont pas 6,50 m². En Occident, la situation du logement n'est pas partout parfaite non plus. N'oublions pas que 64% des logements de Limoges, par exemple, n'ont pas de W.-C. individuels et que 82% des logements

de Paris ne comportent pas de salle de bains? L'abbé Pierre rappelle qu'en France 42% des logements n'ont pas d'eau courante, 73% pas de W.-C. individuels et 90% ni salle de bains ni chauffage central. A l'occasion des jaqueries paysannes du nord-est de la France en juin 1961, Radio-Paris signalait que les deux tiers des chaumières de Bretagne n'ont pas encore l'eau courante.

Les Nations Unies¹³ mentionnent qu'il y a chaque année un élargissement des espaces en URSS, que la construction de logements urbains, ruraux et d'Etat est en train de progresser de 20% environ d'une année à l'autre à la cadence de quelque 3 millions de logements par an. En outre, selon les Nations Unies, la surface habitable par personne sera en 1965 sensiblement égale à ce qu'elle est en Tchécoslovaquie et en Allemagne orientale, seuls pays de l'Europe orientale qui approchent des normes atteintes dans les pays les plus avancés de l'Europe occidentale: la surface de plancher par habitant en URSS doit passer de 7,9 m² en 1958 à 11,5 m² en 1965. Le plan espère pouvoir attribuer en 1965 un appartement par famille. Il faut ajouter que la pénurie de logements à Moscou est aussi le fait d'un très fort courant de population de la campagne vers la ville, d'hommes et de femmes qui viennent habiter chez des parents avant de se faire enrôler dans les entreprises; au reste, ce phénomène est général en Europe aussi: par exemple, la ville de Genève (250 000 habitants), qui est sujette à une pénurie très prononcée d'habitations, vient de constater que l'immigration d'ouvriers et d'employés étrangers a été en 1960 de plus de 11% du chiffre de la population résidente pendant l'année précédente. En URSS, les loyers sont très bas et représentent quelques jours de travail^{6, 9}. Le loyer d'un appartement de deux pièces serait de 3 roubles par mois, soit presque le salaire d'un jour³⁴. Est-ce peut-être pour cela que, lors de sa visite en Suisse, Boris Leontiev, rédacteur en chef de la *Gazette littéraire* de Moscou, disait à Frank Jotterand, de la *Gazette de Lausanne*, combien il avait été frappé par la haute valeur technique de notre industrie, la qualité de la construction des logements, l'agrément des villes et le charme des paysages, dont certains lui rappelaient les Carpathes et le Causase, et combien encore les contacts avec les gens sont faciles et agréables¹⁵.

(A suivre.)

¹ Ehret J., *Europa Aeterna*, vol. II, Zurich 1956.

² Kniazeff I., *Etudes et conjonctures*, Paris, octobre 1960.

³ Schönauer G., *Schmollers Jahrbuch*, Berlin, No 1/1961.

⁴ BIT, *Bulletin du BIT*, octobre 1960.

⁵ Think, New York, mai 1961.

⁶ Tribune de Genève, 10, 14, 18, 20 et 22 mai 1961.

⁷ Paris-Match, 6 et 20 mai 1961.

- ⁸ *Choisir*, Lausanne, janvier 1961.
- ⁹ *La Sentinel*, La Chaux-de-Fonds, 23 août, 21 septembre et octobre 1960.
- ¹⁰ Ducommun C.F., *Europa Aeterna*, vol. III, Zurich 1957.
- ¹¹ *Tribune de Genève*, 2 février 1954.
- ¹² *Journal des PTT et des douanes*, Genève, 15 septembre, 3 et 12 novembre 1960.
- ¹³ Nations Unies, *Etude sur la situation économique de l'Europe en 1959*, Genève 1960.
- ¹⁴ *Tribune de Genève*, 12 mai 1960.
- ¹⁵ *Gazette de Lausanne*, 13 et 14 mai 1961.
- ¹⁶ *Neue Zürcher Zeitung*, 5 mars 1961.
- ¹⁷ *Les nouvelles de Moscou*, 28 janvier 1961.
- ¹⁸ Wagenführ R., *USA-URSS*, Lausanne 1959.
- ¹⁹ *Revue de la défense nationale*, Paris, février 1961.
- ²⁰ *Revue économique et sociale*, Lausanne, janvier 1961.
- ²¹ *Informations économiques*, Lausanne, 22 février 1961.
- ²² Hartmann G., *Le patronat, les salariés et l'Etat face à l'automation*, Boudry 1956.
- ²³ *La vie du rail*, Paris, 7 mai 1961.
- ²⁴ *Zeitschrift für gesamte Staatswirtschaft*, mai 1961.
- ²⁵ Fourastié, *Machinisme et bien-être*, Paris 1951.
- ²⁶ *Annuaire national de la NSH*, Berne 1961.
- ²⁷ *Le communisme et les chrétiens*, Paris 1937.
- ²⁸ UNESCO, *Race et civilisation*, Paris 1951.
- ²⁹ Sauvy A., *Revue des sciences économiques*, Liège, mars 1952.
- ³⁰ Hartmann G., *Conjonctures économiques d'hier, d'aujourd'hui, de demain*, Genève 1959.
- ³¹ *Journal de la Société statistique de Paris*, octobre 1960.
- ³² Marabine J., *URSS*, Paris 1959.
- ³³ Stroumline S., *Du socialisme au communisme*, *Recherches internationales*, No 18/1960.
- ³⁴ *Feuille d'avis de Neuchâtel*, 30 mai et 2 juin 1961.
- ³⁵ Meynaud J., *Annuaire de l'Association suisse de science politique*, Lausanne 1961, p. 19.
- ³⁶ Freymond J., id., p. 47 et 48.
- ³⁷ *Neue Zürcher Zeitung*, No 2187, 10 juin 1961.
- ³⁸ *La revue de Paris*, mai 1961, p. 19.
- ³⁹ *Kyklos*, Bâle, No 2/1961, p. 244.
- ⁴⁰ *Le Figaro*, 19 juin 1961.
- ⁴¹ *Bulletin de l'Union internationale des chemins de fer*, septembre/octobre 1959.
- ⁴² *Transmondia*, Paris, avril 1960.
- ⁴³ *Transports*, Paris, mars 1960.
- ⁴⁴ *Tribune de Genève*, 30 juin 1961.